

La tradition orale et les savoirs artisanaux (1^{re} partie)

Bernard Genest

Volume 23, numéro 2, 2001

Regards sur l'avenir
Looking Forward

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087939ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1087939ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, B. (2001). La tradition orale et les savoirs artisanaux (1^{re} partie). *Ethnologies*, 23(2), 141–163. <https://doi.org/10.7202/1087939ar>

Résumé de l'article

Dans cet exposé historiographique, l'auteur distingue deux voies divergentes dans le développement de la discipline folklorique au Québec. Depuis les origines des études de folklore dans le courant du XIX^e siècle, les chercheurs se sont divisés en deux camps, entre les tenants de la tradition orale, considérée comme un patrimoine en voie de disparition, et les tenants de la culture matérielle. Cette scission est visible dans les travaux successifs d'Edouard Massicotte, Marius Barbeau, J.M. Gauvreau et Robert-Lionel Séguin. A partir des travaux de Luc Lacourcière, le folklore commence à être compris comme un tout indissociable. En examinant le parcours des principales figures de la discipline, l'auteur démontre comment ces parcours distancés finissent par se rejoindre dans une nouvelle approche.

LA TRADITION ORALE ET LES SAVOIRS ARTISANAUX

(1^{RE} PARTIE)

Bernard Genest

*Ministère de la Culture et de la Communication
Direction des projets spéciaux et de la coordination¹*

« À la différence des autres formes de patrimoine, qui consistent en œuvres, le patrimoine ethnographique est un patrimoine vivant, un ensemble de compétences qui pour s'actualiser requiert les performances d'hommes et de femmes vivantes. » (Cuisenier 1980)

À première vue, les concepts de « tradition orale » et de « savoirs artisanaux » s'opposent davantage qu'ils ne se complètent. Toute personne le moindrement familière avec la science du folklore sait pertinemment que l'expression « tradition orale » fait d'abord référence à la notion de culture spirituelle, c'est-à-dire au conte, à la légende et à la chanson, par opposition à la notion de culture matérielle, à laquelle on rattache plus volontiers les savoirs artisanaux, c'est-à-dire les techniques. Bien que parfaitement arbitraire, cette distinction a longtemps constitué deux voies divergentes à l'intérieur de la discipline folklorique², particulièrement au Québec.

Cette division est d'autant plus étonnante que déjà, en 1945, lors d'une conférence qu'il prononçait avec l'abbé Félix-Antoine Savard à

-
1. Note de l'éditeur : Cette historiographie rédigée par Bernard Genest constitue la première partie d'un article sur les développements contemporains de l'ethnologie au Québec; l'auteur en fera paraître la seconde partie à l'automne 2001 dans le volume : *Traité de la Culture* (sous la direction de Denise Lemieux, Éditions de l'Institut québécois de recherche sur la culture), aux Presses de l'Université Laval (ISBN : 2-89224-322-X). Il situe le contexte dans lequel s'inscrivent ces « Regards vers l'avenir ».
 2. Notons d'entrée de jeu qu'on parle aujourd'hui davantage de l'ethnologie que du folklore comme discipline scientifique, les études folkloriques ayant été intégrées à l'ethnologie, qui les situe et les prolonge depuis une vingtaine d'années.

l'Université de Montréal, le folkloriste Luc Lacourcière affirmait : « La tradition est comme la pierre de touche de notre science » (Lacourcière et Savard 1946 : 22). Lacourcière voyait, en effet, la tradition orale comme une source privilégiée de l'histoire. On pourrait même dire qu'il considérait le folklore comme indispensable à la compréhension des faits et des phénomènes historiques. Il reprochait aux historiens, du moins à plusieurs d'entre eux, d'avoir jusque-là négligé le peuple, l'homme ordinaire, et de privilégier les « grands » et l'écrit au détriment de la vérité. Il leur reprochait de n'avoir pas compris l'importance du folklore, qui permet pourtant de saisir l'homme dans « l'acte même de sa vie », de ne pas s'être intéressés aux « liens vitaux de la tradition orale à laquelle tant de faits historiques doivent leurs raisons profondes et leurs motifs » (19).

C'est dire que Lacourcière percevait le lien qui rattache les savoirs et les savoir-faire à la tradition orale. Il comprenait d'instinct que les savoirs artisanaux n'existent que par la tradition orale, sans laquelle aucune forme de transmission ne serait possible dans une société où la parole et le geste importaient bien plus que l'écrit. Il ajoutait : « Après s'être confiné, il y a un siècle, à la seule littérature orale, aux contes, légendes, chansons, il [le folklore] a peu à peu déterminé, comme champ de ses enquêtes et de ses études, toute la vie du peuple traditionnel ». Et il poursuivait en dressant la liste des sujets englobés par la discipline : « La religion, les superstitions, les croyances relatives aux éléments, à la flore et à la faune, les métiers agricoles, marins, forestiers, les arts utiles et agréables, les fêtes, cérémonies et usages, la littérature orale de toute expression, en un mot, toute la vie populaire physique et spirituelle, privée et sociale. Aucun des faits et gestes du peuple qu'il ne veuille savoir et noter. Rien qu'il ne tente d'approfondir » (23).

Cette aptitude à comprendre le folklore comme un tout indissociable aurait, pourrait-on croire (surtout de la part d'un des principaux acteurs de son développement), dû favoriser l'élaboration de méthodes de collecte et d'analyse propres à intégrer l'ensemble des données dans une même approche globale. La discipline évoluera cependant autrement, et Lacourcière sera lui-même en partie responsable de cette division des chercheurs en deux camps : les spécialistes de la culture orale et ceux de la culture matérielle. Il faut comprendre que cette situation a des racines profondes dans l'histoire pourtant courte de la science folklorique. Il faut comprendre aussi que, comme pour toutes les sciences, son évolution est le résultat de cheminements individuels. C'est à travers le parcours des principales figures qui ont fait avancer la

discipline qu'on peut saisir le sens de cette évolution et mieux voir comment des concepts, au départ pourtant étroitement liés, se sont distancés pour finalement se rejoindre et se compléter à l'intérieur d'une nouvelle approche.

Premiers regards sur la culture de l'Autre

L'Encyclopédie : un inventaire des arts et des métiers

Lorsqu'au XVIII^e siècle, Denis Diderot et son collaborateur le mathématicien d'Alambert entreprennent de dresser un répertoire raisonné des connaissances humaines, c'est dans le but de transmettre aux générations futures le savoir et le savoir-faire des siècles passés, pressentant que le monde dans lequel ils vivent est sur le point de subir d'importants changements. Non contents de dresser un inventaire critique, ils projettent de faire de l'ouvrage un instrument de lutte sociale. Ce faisant, les encyclopédistes travaillent à ce que l'on pourrait appeler aujourd'hui « la démocratisation de la culture ». Leur intérêt se porte sur une foule de domaines, dont bien sûr la politique et l'économie, l'essor scientifique, les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, mais également la philosophie, les arts et l'architecture. Ils réhabilitent aussi les « arts mécaniques », c'est-à-dire les techniques, particulièrement celles qui relèvent des métiers.

Il s'agit là d'un précédent, car pour les hommes du siècle des Lumières, le monde du savoir n'est accessible qu'à une élite toute pénétrée de la pensée des philosophes. En s'intéressant aux métiers artisanaux, les encyclopédistes confirment, par le fait même, l'existence d'une culture autre que la culture officielle. Pour la première fois, des savants prennent conscience de l'existence d'un peuple doté d'une identité propre, étranger au nouveau projet de société qui se dessine, vivant comme en dehors du système politique et administratif. La découverte de cette « autre culture » les amène à inventer une nouvelle science (une ethnographie d'avant l'heure), basée sur l'observation, et à développer des techniques d'enquête³. Les encyclopédistes font entrer dans le champ du savoir ceux dont l'activité était considérée comme purement mécanique, dépourvue d'intelligence, occultée.

L'Encyclopédie (ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers, par une Société de Gens de Lettres) a un tel retentissement qu'on

3. Diderot se rend fréquemment sur le terrain pour connaître par le menu détail les manières de faire des artistes et des artisans, les mots qu'ils emploient, les améliorations qu'ils apportent.

la retrouve dans toutes les bibliothèques d'Europe, son influence sur les esprits contribuant à préparer la Révolution française. Il est certain que cette influence s'est aussi fait sentir au Québec, où des auteurs comme Montesquieu, Diderot et Voltaire figurent dans la liste des ouvrages les plus vendus chez les libraires du XVIII^e siècle (Lemire 1991 : 253). Des exemplaires de l'*Encyclopédie* parviennent d'ailleurs rapidement au pays, comme en témoigne la présence de la première édition dans le fonds ancien du Séminaire de Québec⁴. En s'intéressant aux arts mécaniques, les encyclopédistes font découvrir au monde l'existence d'une culture directement issue du peuple. Par contre, ils attachent peu d'importance à son folklore, c'est-à-dire aux croyances, superstitions, récits légendaires qui sont au cœur même de cette culture.

Le mouvement romantique et la découverte du folklore

La première tentative de collecte des traditions folkloriques en France serait l'œuvre des membres de l'Académie celtique, fondée en 1804. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, en effet, prend naissance un mouvement d'idées qui se manifeste plus particulièrement en Angleterre et en Allemagne, mais qui influence des intellectuels en France, avant de parvenir jusqu'à nous. Ce mouvement « constitue une réaction contre l'Esprit des Lumières et se caractérise par un certain nationalisme et par la recherche d'une sensibilité nouvelle issue du préromantisme ». Le mouvement invite à découvrir la poésie populaire, « en raison de sa spontanéité, de sa simplicité, de sa fraîcheur, de son caractère primitif et non frelaté ».

Le projet de l'Académie celtique fondée à l'initiative de J.-A. Dulaure, archéologue et historien, consiste à recueillir les traditions populaires à partir d'une méthodologie qui « surprend par son modernisme ». La méthode d'investigation s'appuie sur un questionnaire d'enquête et un réseau d'informateurs, et elle n'exclut pas l'enquête directe, l'intention des chercheurs étant de « faire l'histoire des gens sans histoire » (Belmont 1980 : 55-60). Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, lorsque les honnêtes gens recueillaient les traditions populaires, par ailleurs condamnées par les théologiens, c'était généralement pour mieux les rejeter parce qu'elles leur semblaient grossières et contraires à une vision rationnelle et progressiste de l'Homme. Ce qui justifie le projet

4. Le Séminaire de Québec conserve, en effet, dans ses collections la première édition de l'*Encyclopédie*, mise en ordre et publiée par Diderot et D'Alembert à Paris, en 1751 (voir Bergeron 1996 : 16-17).

des membres de l'Académie celtique, c'est qu'en établissant une distance entre l'objet observé et l'observateur, non pas géographique mais temporelle, il est désormais permis de découvrir sa propre culture.

Ces travaux d'enquête vont révéler aux littérateurs influencés par le mouvement romantique qu'à l'intérieur de soi, l'Autre existe, et que la richesse du folklore peut servir de terreau à leurs travaux. La littérature romantique s'empare de ce matériel abondant et inespéré et, du même coup, le révèle à l'ensemble de la population et non aux seuls spécialistes. Châteaubriand, Tocqueville, Hugo, Michelet participent à ce mouvement. George Sand, dans ses romans paysans, accorde une grande place au folklore du Berry, où elle a des attaches profondes.

Au Québec, le cri d'alarme lancé par Charles Nodier, « hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires des peuples avant qu'ils les aient oubliées », donne le coup d'envoi de la collecte des traditions orales par des littéraires « qui entendent promouvoir la constitution d'une littérature nationale par un vaste mouvement de récupération de légendes ». L'abbé Henri-Raymond Casgrain (1831-1904) donne l'exemple en publiant en 1861 les *Légendes canadiennes*, dont deux récits trouvent leur source dans la tradition orale. En 1863, Joseph-Charles Taché (1821-1894) fait paraître un recueil de textes intitulé *Forestiers et Voyageurs*, dans *Les Soirées canadiennes*, un périodique fondé en 1861. Taché « entend traduire le génie du peuple et rendre compte de sa richesse » (Lemire et Saint-Jacques 1996 : 421). C'est après avoir visité des chantiers de forestiers qu'il aurait entrepris son projet, faisant en cela œuvre d'ethnologue avant la lettre. Pendant les longues années de sa retraite, le seigneur Philippe Aubert de Gaspé (1786-1871) parcourt son domaine de Saint-Jean-Port-Joli et s'entretient avec ses censitaires. Il prend note des usages et des coutumes qui ont cours dans la région, des croyances et des légendes qui habitent leur imaginaire. L'appareil romanesque chez Aubert de Gaspé n'est qu'un prétexte au récit de ses propres souvenirs ou de témoignages oraux.

C'est aussi dans la foulée de ce courant qu'Ernest Gagnon (1834-1915) publie, en 1865, un recueil de chansons folkloriques intitulé *Chansons populaires du Canada*. La chanson fait aussi partie du patrimoine folklorique à sauver de l'oubli. Vers le milieu du XIX^e siècle, un grand nombre de chansons paraissent dans les revues et les journaux, mais c'est le recueil de Gagnon qui semble avoir eu la faveur du public. Le recueil s'impose comme un classique du genre et suscite de l'intérêt même en France. Plusieurs périodiques soulignent l'aspect documentaire et « patrimonial » de l'ouvrage de Gagnon (475).

En 1892, des écrivains montréalais, dont Honoré Beaugrand (1849-1906) et Louis Fréchette (1839-1908), fondent la section canadienne de la Société de folklore d'Amérique. Cette société, malgré son nom, n'a rien de scientifique, mais elle contribue à sensibiliser les intellectuels de l'époque à l'importance et à la richesse du folklore. Ses membres puisent leur inspiration dans le folklore, tout en ayant conscience de sa vulnérabilité. Ils ont le sentiment d'être les derniers témoins d'une culture qui, croient-ils, va bientôt disparaître. C'est ce sentiment d'urgence qui incite plusieurs d'entre eux à recueillir auprès d'informateurs des contes, des légendes, des chansons et des récits de « l'ancien temps ». Ils contribuent ainsi au développement d'une nouvelle approche : l'enquête auprès d'informateurs. Malheureusement, les documents sont recueillis hors contexte, sans tenir compte des renseignements pertinents à leur analyse, ce qui explique qu'à cette époque on ne peut pas encore parler du folklore comme d'une discipline scientifique au Québec.

Luc Lacourcière, en 1946, mentionne qu'« Au Canada, durant le dernier siècle, quelques écrivains ont donné, comme en marge de leurs œuvres, certains détails qui peuvent intéresser notre science; mais en général, on ne trouve chez eux rien que d'épars et de fragmentaire » (Lacourcière et Savard 1946 : 8). En 1978, Paul Carpentier porte un jugement tout aussi sévère : « Ces ouvrages sont tout au plus des catalogues de chansons, de contes ou de légendes, présentés comme tels, sans analyse ou autre forme d'appareil scientifique. Les possibilités d'utilisation de ces documents sont très limitées, parce que ces derniers nous sont présentés hors de leur contexte d'origine » (Carpentier 1978: 153-163). Pour les écrivains du XIX^e siècle, il ne s'agit pas d'enrayer ou de retarder le processus de désaffection, mais seulement de constituer une espèce de catalogue de faits de folklore appelés à disparaître. Leur action aura tout au moins pour effet de sensibiliser la population à l'existence d'une culture issue directement du peuple.

Outre ce petit groupe d'intellectuels qui voient dans le folklore une façon de promouvoir l'identité canadienne-française, des étrangers se penchent aussi sur cette communauté qui les fascine et les intrigue parce qu'elle leur semble pure, exotique et primitive. L'ouvrage de William Parker Grenough, *Canadian Folk-life and Folklore*, publié à New York en 1897, illustre bien cet intérêt que certains étrangers portent sur la culture populaire des Canadiens français du Québec. Bien documenté, le livre apporte quantité d'informations sur la vie quotidienne de « l'habitant », ses coutumes, ses croyances, ses chansons,

sa langue, et sur certaines pratiques techniques, telles la chasse, la pêche et l'agriculture. Ce regard compatissant sur ce petit peuple attaché à ses traditions n'est pas sans lien avec l'idée romantique du « bon sauvage » propagée par Jean-Jacques Rousseau, un collaborateur de Diderot et d'Alembert mais qui ne partageait pas la vision sociale et égalitaire des directeurs de l'*Encyclopédie*. C'est un regard rassurant pour les Canadiens de langue anglaise du Québec et du reste du Canada, pour qui la culture de l'Autre est d'autant moins menaçante qu'elle relève du folklore et d'une vision passéiste.

Somme toute, durant cette période, il y a eu relativement peu de personnes intéressées par le folklore au Québec. Peu d'intellectuels réalisent à quel point la culture populaire est omniprésente. La plupart jettent un regard méprisant sur les signes extérieurs de cette culture, ignorant les recherches menées en France sur le sujet. En 1900, toutefois, lors du premier congrès international de folklore tenu à Paris dans le cadre de l'exposition universelle, Honoré Beaugrand, un membre éminent de la Société de folklore d'Amérique, de Montréal, établit un premier contact avec Paul Sébillot (1846-1918), une des figures dominantes de la recherche folklorique en France. Malheureusement, Beaugrand étant décédé peu de temps après, cet échange n'a pas vraiment eu de suite⁵, de sorte que le Québec va rester à l'écart de l'évolution de la discipline.

Les travaux des folkloristes : l'étude scientifique des traditions populaires

Arnold Van Gennep (1873-1957)

L'œuvre d'Arnold Van Gennep représente une étape charnière entre les travaux des amateurs et la naissance d'une nouvelle discipline scientifique. Un goût très vif pour l'objet et le concret et un intérêt marqué pour les sciences historiques et philologiques sont à l'origine de sa carrière de folkloriste. Bien que le hasard le fasse naître dans le Wurtemberg en Allemagne, Van Gennep éprouve un profond enracinement géographique pour la Savoie, où sa mère a des attaches

5. Cette information provient de la thèse de doctorat de Carole Henderson Carpenter présentée à l'Université de Pennsylvanie dans les années 1970. Cette thèse retrace l'histoire des études folkloriques au Canada depuis les premiers développements de la collecte et de la recherche jusqu'à la période contemporaine.

familiales. Il se prend très tôt de passion pour la préhistoire savoyarde, en particulier pour les civilisations lacustres.

Des études universitaires à l'École pratique des Hautes Études l'amènent d'abord à étudier la mythologie des peuples primitifs, le totémisme et le problème du tabou, les relations entre mythe et rite. Mais c'est avec son livre sur *Les Rites de passage* (1909), où il s'attache exclusivement à l'ethnographie de la France, qu'il commence à s'interroger sur la nécessité « d'introduire un ordre, et une intelligibilité dans la complexité, l'émiettement, l'incohérence apparente [et décourageante] des faits folkloriques » (Belmont 1980 : 152). Son remarquable schéma d'analyse des rites conserve aujourd'hui encore toute sa valeur. Toutefois, ce n'est qu'à la fin de sa vie que Van Gennep produira son œuvre maîtresse, le *Manuel de folklore français contemporain* (9 volumes, 1937-1958). Il n'existait alors aucun traité de ce genre en France. L'intention de son auteur est de « fournir aux chercheurs futurs des notions générales sur le sens interne du folklore, sa place parmi les autres sciences de l'Homme, ses méthodes d'observation et d'interprétation, ses possibilités d'avenir » (Van Gennep in Belmont 1980 : 150).

Sur le plan théorique, l'apport le plus important de Van Gennep à la discipline folklorique viendrait de la notion de rite de passage, de la méthode des séquences et de la méthode cartographique, qui obligent le chercheur à préciser les limites de son enquête. Les travaux de Van Gennep auront une grande influence sur l'évolution de la discipline folklorique au Québec. Ils fourniront un cadre de référence à la plupart des études scientifiques entreprises dans le cadre du programme de folklore de l'Université Laval. Toutefois, entre les travaux des amateurs de la fin du XIX^e siècle et la création d'une chaire de folklore à l'Université Laval en 1944, la recherche folklorique au Québec évolue également dans le sens d'une approche scientifique.

Édouard-Zotique Massicotte (1867-1947)

Édouard-Zotique Massicotte est l'une des premières figures qui influenceront directement la recherche folklorique au Québec. Archiviste au Palais de justice de Montréal, où il travaille pendant près de trente-cinq ans, Massicotte s'intéresse très tôt aux us et coutumes de ses compatriotes, ne négligeant aucun aspect de la culture populaire. Un enracinement profond et un goût très vif pour les histoires et récits des « anciens » sont probablement à l'origine de sa carrière de folkloriste.

Enfant, avec son frère Edmond-Joseph (l'illustrateur), il passe des heures dans la boutique de son père, à Montréal, à écouter de vieux conteurs, voyageurs et forestiers, qui ne demandent pas mieux que de se raconter. Dans *Le Monde illustré* du 4 janvier 1902, il explique comment, au centre de l'intérêt commun de son frère et lui pour le folklore, se trouve un personnage qui leur a inculqué le goût des choses du terroir :

Le souvenir du Père Charles Belleau est agréable à mon frère comme à moi. Il a illuminé notre enfance et notre première adolescence par ses récits merveilleux dont il avait une mine inépuisable. Québécois de naissance, c'est-à-dire français dans l'âme, il avait beaucoup vu et beaucoup retenu, ayant été tour à tour marin, voyageur de chantier, charpentier de navire, employé de chemin de fer, que sais-je encore? [...] Toujours gai, toujours content, sa présence était recherchée par tous ceux qui goûtent les admirables histoires du peuple. C'est probablement à ce dernier représentant d'une génération disparue que nous devons notre amour de la chanson, de la légende et des mœurs canadiennes-françaises d'autrefois [...].⁶

Après des études secondaires au Collège Sainte-Marie, Édouard-Zotique entreprend, à l'âge de 19 ans, une carrière de journaliste. Correspondant à *L'Étendard*, fondateur du *Recueil littéraire* (1888), puis rédacteur de *L'Alliance nationale* (1895), il fait, parallèlement à son métier de journaliste, sa cléricature de droit. Admis au barreau en 1895, il ne pratiquera pas longtemps la profession (Le Moine 1996 : 77-97). En 1900, en effet, il retourne au journalisme et accepte le poste de directeur du journal *Le Monde illustré*, puis il passe au *Samedi* et à la *Revue populaire*. Attiré par la poésie, il est d'abord « séduit par la conception de la poésie que formule Verlaine dans son *Art poétique* » (81). Il participe à la fondation de l'École littéraire de Montréal (1895) et fait paraître des textes dans les *Soirées du Château de Ramezay*. Mais sa nature profonde le porte davantage vers une poésie toute simple inspirée de la tradition populaire, renouant ainsi avec les littérateurs qui l'avaient précédé dans la découverte du folklore, les Taché, Casgrain et Gagnon.

Peu à peu, il délaisse la poésie pour se consacrer à la recherche. Déjà en 1886, il avait commencé à transcrire des chansons populaires recueillies à Sainte-Geneviève de Batiscan, pays d'origine de la famille Massicotte, et à documenter et photographier des objets de fabrication artisanale désuets. En 1911, il est nommé directeur des Archives

6. É.-Z. Massicotte dans *Le Monde illustré*, 4 janvier 1902.

judiciaires de Montréal, poste qu'il occupera jusqu'à son décès en 1947. L'exercice de la profession d'archiviste lui confirme l'importance des sources documentaires, qu'elles soient écrites ou orales. Elle le conduit à développer une approche scientifique dans la collecte et le classement des documents, à tenir compte de leur provenance pour mieux les étudier. Son travail ne lui laisse pas beaucoup de temps pour entreprendre des recherches ailleurs que dans la région de Montréal. C'est pourquoi, dans sa recherche d'informateurs, il se tourne vers des citoyens de première génération venus de la campagne, des gens de métier, barbiers, charrons, tonneliers qui ont pignon sur rue à Montréal. Il interroge également les habitants des campagnes environnantes qui viennent, une fois la semaine, vendre leurs produits au marché. Il s'intéresse à tout : aux monuments d'importance comme aux objets les plus humbles ; à la culture matérielle comme à la littérature orale.

En véritable ethnologue, Massicotte passe la plupart de ses temps libres à observer ses compatriotes, surtout les plus âgés d'entre eux, pour consigner avec minutie dans ses calepins quantité de détails relatifs à leur vie. Il étudie les outils dont se servent les artisans et les artisanes, les modes de transport, les vêtements, les divertissements, les dictons populaires, les formulettes et les devinettes, s'attachant à l'objet matériel comme aux croyances et pratiques spirituelles. Pendant ce temps, son frère Edmond-Joseph, le célèbre dessinateur, relève dans ses calepins, avec le même souci du détail, les contextes de travail et de vie de ceux-ci. Un auteur anonyme écrivait, dans *La Presse* du 18 juin 1921, que très tôt les deux frères « allèrent faire des séjours dans la campagne où des filons nouveaux furent exploités, et de ce fonds se firent jour leurs œuvres si caractéristiques ». On serait tenté de les rapprocher des encyclopédistes qui, au XVIII^e siècle, faisaient l'inventaire des arts et des traditions populaires qu'ils pensaient voir bientôt disparaître.

S'inspirant de ses terrains, Édouard-Zotique Massicotte écrira de nombreux articles sur les sujets les plus divers : pratiques techniques, coutumières, économiques et sociales, croyances, activités ludiques et symboliques. Sa production est importante. À titre d'auteur, il collabore à de nombreuses publications, dont *Le Monde illustré*, *Le Glaneur de Lévis*, le *Journal of American Folklore*, le *Bulletin de recherches historiques* et l'*Almanach du peuple*, et fait paraître en volumes une trentaine de textes. Outre ces travaux, Massicotte a laissé derrière lui le fruit d'une abondante collecte : « Selon Luc Lacourcière qui en a fait le compte, elle comprend 2292 textes de chansons, 1521 mélodies avec les mêmes textes, 30 airs de danse, 303 formulettes, rimettes, devinettes, dictons

et croyances, 18 contes populaires sans compter 1047 photographies d'individus, de maisons, de calvaires, de croix et d'objets anciens » (87).

Massicotte est certainement l'un des premiers folkloristes à donner une sorte de structure scientifique à la discipline. Il est le premier à avoir réalisé qu'un document, quel qu'il soit, n'a de réelle valeur que dans la mesure où l'on connaît sa provenance et son contexte de production. Paul Carpentier considère que « si Massicotte avait su articuler ce procédé pour le présenter comme une méthode disciplinaire du folklore, il eût été un grand devancier, mais chez lui c'était plutôt le résultat de cette manie du détail qu'ont tous les archivistes. Il fut un grand ethnographe par un heureux accident » (Carpentier 1978 : 154). Ce jugement, sans doute un peu sévère, n'est pas complètement faux. Massicotte avait très bien compris la nécessité de documenter l'objet de ses enquêtes, mais il n'a jamais érigé en système cette démarche pourtant fondamentale. Il aurait pu, comme son contemporain Arnold Van Gennep, élaborer et proposer une classification des faits de folklore plutôt que de se contenter de produire des textes à partir du résultat de ses enquêtes. Il n'en demeure pas moins que Massicotte a ouvert la voie à une approche scientifique et qu'il est le premier à avoir embrassé le sujet dans une perspective globale. Ce qui, à l'époque, est remarquable.

Massicotte est aussi le premier au Québec à avoir compris que la tradition orale peut conduire à autre chose qu'à l'étude de la littérature orale. Lorsqu'il effectue des enquêtes orales auprès d'informateurs, il s'attache tout autant aux aspects matériels de la culture du peuple, aux savoirs et savoir-faire qui sont à la source des productions matérielles, qu'aux modes d'expression de la culture spirituelle. Il est l'auteur de plusieurs études sur des pratiques techniques, telle la fabrication de la ceinture fléchée. Ce serait à lui et non à Barbeau, qui a repris le sujet, « que nous devons d'en avoir conservé le secret » (Lacourcière *in* Le Moine 1996 : 87). Toutes les activités de la vie quotidienne le passionnent, des plus humbles, comme la buanderie et le blanchissage, jusqu'aux plus nobles. Son approche est essentiellement ethnographique. Elle repose sur l'observation et l'enquête orale et ses outils sont la caméra et le carnet de notes. Pour le dessin, il fait appel à son frère dont les calepins, conservés dans les collections du Musée du Québec, regorgent de croquis d'objets, de gestes et d'attitudes saisis sur le vif⁷.

7. Ces calepins, au nombre de 17, contiennent quelque 1586 pages remplies de croquis qui démontrent, hors de tout doute, que l'artiste puisait son inspiration

Marius Barbeau (1883-1969)

Vers 1919, Édouard-Zotique Massicotte rencontre Marius Barbeau. Barbeau et Massicotte « se complètent » (Le Moine 1996 : 87). Barbeau a une formation d'anthropologue, acquise à l'Université d'Oxford et à la Sorbonne auprès de Marcel Mauss. De retour au pays, il entre en 1911 à la Commission de géologie, où il travaille avec Edward Sapir. Barbeau étudie d'abord la culture amérindienne, mais en 1914, alors qu'il est délégué à une réunion de l'*Anthropological Association* à Washington, il fait la connaissance de l'anthropologue américain Franz Boas. Boas invite Barbeau, qu'il sait Canadien français, à entreprendre une collecte de contes dans sa province d'origine. C'est ainsi que l'amérindianiste est amené à porter un regard sur sa propre culture.

Avec l'aide de Massicotte, d'Adélar Lambert, de Joseph-Thomas Leblanc et de François Brassard, Barbeau multiplie les enquêtes ethnographiques sur les contes, les coutumes et les croyances populaires. Mais il ne s'intéresse pas qu'à la culture orale. Comme Massicotte, il embrasse l'ensemble des pratiques culturelles de ses compatriotes et inonde les journaux, les périodiques et les librairies d'articles et d'ouvrages sur la culture canadienne-française. Comme le signale Paul Carpentier dans *Mélanges en l'honneur de Luc Lacoucière*, « à l'exception des arts plastiques et de la littérature, quand on parlait de culture au sens ethnologique du mot dans le contexte canadien, on faisait alors référence aux seules cultures aborigènes ». Or voilà que Barbeau propose une définition holistique de l'identité canadienne-française :

Nos pères étaient de grands hommes qui ont su conserver, outre leur langue et leur religion, un art merveilleux qui n'a rien à envier à quelque peuple que ce soit, un répertoire de chansons où s'étale toute la gamme des sentiments humains, une littérature orale qui lui est propre, des croyances d'une richesse insoupçonnée, une technologie géniale qui a échappé à la déshumanisation de l'industrialisation, une musique et des divertissements qui respirent la joie de vivre, des hommes, enfin, qui n'ont d'égal que les héros de leurs contes (Carpentier 1978 : 156).

dans la réalité. Souvent identifiés, localisés, datés, ils témoignent des nombreuses excursions sur le terrain faites entre 1899 et 1926, souvent en compagnie de son frère. Dans une lettre qu'Édouard-Zotique Massicotte adressait à Marius Barbeau, le 31 décembre 1942, le folkloriste rappelle que son frère « a voulu laisser une œuvre particulière où tout serait vrai, sans cependant que ce soit de la photographie ».

Barbeau s'est également beaucoup préoccupé des gens de métiers, « bâtisseurs d'habitations, constructeurs de navires, manufacturiers de machines agricoles, potiers, colporteurs, tisseuses de ceintures fléchées, animaliers, sculpteurs de totems », autant d'articles dont il tirera un livre en 1942, *Maîtres artisans de chez nous*. Barbeau ressent un sentiment de perte devant l'aliénation de toutes ces richesses culturelles au profit de pratiques venues d'ailleurs. En les relevant et en les étudiant, il entend leur assurer une forme de survivance. Mais son action ne s'arrête pas là. Il espère aussi les faire revivre en organisant des activités d'animation culturelle. À Montréal, avec la collaboration d'Édouard-Zotique Massicotte, il organise les *Soirées du bon vieux temps*. À Québec, à la fin des années 1920, il choisit le Château Frontenac pour inaugurer le *Festival de chansons et de métiers traditionnels*.

Dans son texte consacré aux écoles de pensée en folklore québécois, Paul Carpentier distingue quatre principales directions empruntées par les folkloristes : l'école d'Ottawa, ou école nationaliste ; l'école de Laval, ou école traditionaliste ; l'école expérimentaliste associée au Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle ; et les nouvelles tendances. Carpentier associe la contribution de Barbeau à l'école d'Ottawa, tout en prenant bien soin de préciser que celui-ci n'a jamais eu l'intention de développer une école nationaliste. Si son œuvre a servi le discours des extrémistes du nationalisme dont Lionel Groulx était le porte-étendard, ce n'est que par un simple concours de circonstances. Son intention est plutôt « d'instaurer une école de folklore comparé qui travaillerait à développer la théorie de la transfusion des cultures en Amérique, telle que l'avait élaborée Franz Boas » (Carpentier 1978 : 156). Barbeau n'a jamais atteint cet objectif de transfusion culturelle. Carpentier, qui pendant un temps a été directeur du programme franco-roman du Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle et qui, à ce titre, a été un peu l'héritier de Barbeau au Musée national, considère que sur ce point il a connu un échec. Son œuvre n'en demeure pas moins colossale, et c'est lui qui a fait du folklore une discipline scientifique au Canada.

Luc Lacourcière (1910-1989)

Même dans une réflexion qui porte davantage sur la notion de savoirs et de savoir-faire que sur la culture orale, il est impossible d'ignorer l'importante contribution de Luc Lacourcière à l'évolution de la pensée

en folklore et en ethnologie. Fondateur, en 1944, des Archives de folklore de l'Université Laval, Lacourcière se présente lui-même comme un disciple de Barbeau : « [...] par ses enquêtes, ses publications de toutes sortes, ses cours universitaires, ce premier maître de folklore canadien s'est multiplié pour le progrès de notre science, pour que les documents de la sagesse et du génie populaires soient transmis fidèlement aux générations actuelles et futures » (Lacourcière in Bergeron 1987: 13). À l'origine de l'école de pensée que Carpentier qualifie de traditionaliste, la filiation de Lacourcière avec Massicotte et Barbeau n'en est pas moins évidente. Même si l'enseignement du folklore à l'Université Laval a presque toujours porté sur les trois grands champs de la discipline (la tradition orale, les coutumes et la culture matérielle), dans sa pratique et son enseignement, Lacourcière s'est surtout consacré au premier, laissant à ses collègues l'occasion de développer les deux autres.

C'est Jean Du Berger qui rappelle, dans un texte publié dans *Mélanges à Luc Lacourcière*, que « le discours ethnographique d'ici, pour beaucoup, se rattache à une démarche qui voudrait situer l'homme par rapport à son passé : quête de l'identité collective dans l'interrogation des mots et des choses [...] pour les sauver de la destruction que provoquait la transformation des communautés de parenté et de voisinage traditionnelles » (Du Berger 1978 : 165). L'auteur veut « élucider l'intention du projet ethnographique de Luc Lacourcière ». Sa réflexion l'amène à considérer que Lacourcière n'a cessé d'être à l'écoute de « l'homme concret » pour rejoindre l'homme universel. Son discours dépasserait celui de la disparition de formes de vie traditionnelle, partagé par Casgrain, Larue, Taché et les autres, et même par Barbeau, pour tenter de saisir le sens profond de la tradition, considérée non seulement en fonction de l'identité québécoise, mais aussi par rapport à d'autres cultures traditionnelles. Sa gigantesque entreprise de collecte et de classification aurait également pour objectif ultime de « parvenir à une intelligence de la tradition qui, après avoir établi l'*ex-tension*, en découvre l'*in-tension* » (171). Par l'*ex-tension*, il faut entendre l'exploration de toutes les pistes, l'inventaire de toutes les variantes, la construction d'un corpus le plus complet possible ; l'*in-tension* serait plutôt une démarche d'analyse globale pour dégager de l'ensemble des données recueillies le sens profond des choses, les archétypes qui, au-delà des cultures particulières, sont le propre de la condition humaine.

Paul Carpentier considère que le caractère traditionaliste de l'école de Laval ne réside pas dans la création d'outils « qui sont tout aussi nécessaires à la classification des contes que peut l'être le système du Congrès en bibliothéconomie [...] mais bien de les avoir présentés d'une façon telle que ceux qui y ont été initiés les ont perçus comme une fin plutôt que comme une étape initiale au travail analytique » (Carpentier 1978 : 158). Carpentier ajoute que ce traditionalisme découle aussi de la méthode d'analyse retenue pour étudier les documents d'enquête qui reposait essentiellement sur l'approche historico-géographique élaborée par les Scandinaves au début du siècle⁸.

Pour Luc Lacourcière, la légitimité de la science du folklore ne fait aucun doute quand il affirme qu'il y a :

(...) une véritable science du folklore, c'est-à-dire du peuple, de ses mœurs, et connaissances héréditaires ; cette science a des disciples et des techniques aussi rigoureuses que celles des autres sciences de l'anthropologie. Complémentaire de l'histoire et de la sociologie, elle vise à l'étude de l'expression la plus spontanée et la plus durable du génie populaire présent et passé. Elle part de faits collectifs qu'elle groupe, interprète et compare, mais pour pénétrer jusqu'aux profondeurs de l'âme humaine. Elle contient en outre, tous les arts et métiers du peuple (Lacourcière et Savard 1946 : 7).

Lacourcière affirme aussi qu'un folklore qui se contenterait d'être une sorte de catalogue ne mériterait pas le nom de science. Il ajoute que c'est « par ce long cheminement qu'il fait à travers les paroles et les gestes traditionnels, par la comparaison, par l'étude du particulier et de l'universel, des similitudes et des différences, par tout un savant système de décantage, de pesée et de filtrage » que le folkloriste « prétend aller à la source vitale d'où proviennent les œuvres de l'homme durable » (23). Mais jusqu'à ce que Robert-Lionel Séguin fonde son approche de l'histoire québécoise sur la culture matérielle et qu'il se joigne à l'équipe des professeurs-chercheurs des Archives de folklore en 1967⁹, les travaux en folklore ont pour principal objet le conte, la légende et la chanson, comme si ce champ recouvrait à lui seul l'essentiel de la vie du peuple.

8. L'index des types d'Antti Aarne (1910) et l'index des motifs de Stith Thompson (1932-1936).

9. Dont Madeleine Doyon-Ferland, Conrad Laforte, Roger Matton et Jean Du Berger.

Un nouvel objet d'étude : la culture matérielle

L'inventaire des ressources naturelles et culturelles de Jean-Marie Gauvreau (1937-1944)

Avant même que ne soient créées les Archives de folklore, une vaste campagne d'inventaire avait été entreprise sur le territoire du Québec par une équipe de chercheurs dirigée par Jean-Marie Gauvreau, alors directeur de l'École du meuble (1935-1957). C'est dans le contexte socio-culturel et économique des années 1930 que Gauvreau élabore son projet de revitalisation de l'artisanat comme outil de développement économique. Formé à l'École Boule de Paris, Gauvreau se démarque des folkloristes avec qui, au demeurant, il n'entretient que peu de rapports. En 1937, à la demande d'Esdras Minville, conseiller technique du ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, il accepte de former et de diriger une équipe de chercheurs chargés de parcourir le Québec pour en documenter les « richesses culturelles et industrielles ». Gauvreau n'a pas de projet scientifique comme tel. C'est un pragmatique qui, depuis son retour de Paris en 1929, prône la revitalisation de l'artisanat comme solution à la crise qui sévit au Québec, persuadé qu'il existe dans les campagnes une tradition et des ressources dont il faut tirer parti.

Gauvreau constate la valeur de certains travaux domestiques et artisanaux pratiqués par les femmes et les jeunes filles. Dans les couvents, les religieuses entretiennent une tradition d'enseignement des arts domestiques qui remonte à fort loin dans l'histoire du Québec. Depuis 1915, les Cercles des fermières se développent rapidement et pénètrent même dans les familles pour encourager, stimuler et former les épouses des cultivateurs aux vertus de l'économie domestique. De leur côté, les écoles ménagères dispensent un enseignement qui prépare les jeunes filles à leurs devoirs d'épouse et de mère. L'enseignement de l'École des arts domestiques dirigée par Oscar A. Bériau va dans le même sens, celui de la transmission du savoir-faire de mère en fille ou de l'aînée aux plus jeunes. Gauvreau remarque que l'artisanat féminin répond en premier lieu aux besoins familiaux, mais que certains travaux faits à la main (qu'on qualifie à l'époque d'art paysan) sont vendus dans les régions visitées par les touristes, notamment en Gaspésie, à l'Île d'Orléans et dans le comté de Charlevoix. Il s'aperçoit également qu'il n'y a pas d'artisanat masculin équivalent. Gauvreau décide alors de se consacrer corps et âme à la mission de faire connaître l'« art paysan ».

Dans *Hommage à Jean-Marie Gauvreau*, Andrée-Anne de Sève note que :

Fidèle à l'idéologie clérico-nationaliste de son époque, il prône la revalorisation de l'artisanat afin de remettre au travail la classe paysanne et la jeunesse. Il travaille toute sa vie à mettre en valeur la vocation artisanale, à revendiquer la formation d'une main-d'œuvre qualifiée, à valoriser les ateliers régionaux, à défendre l'autonomie financière des artisans et artisanes, à promouvoir le développement commercial de l'artisanat, notamment pour la clientèle touristique (De Sève 1995 : 9)

Toute sa vie, Gauvreau donne des conférences, participe à de nombreuses émissions radiophoniques, publie des articles et des monographies, organise des expositions, anime des ateliers et dirige des écoles de formation en métiers d'art. Il est tour à tour professeur à l'École Technique (1930-1935), directeur de l'École du Meuble (1935-1957) et directeur de l'Institut des Arts appliqués (1957-1968). Sa contribution ne se limite pas seulement à son engagement social et à son rôle de formateur. Elle est aussi importante sur le plan scientifique par l'ampleur de la documentation rassemblée dans le cadre de l'inventaire entrepris pour le ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce, réalisé entre 1937 et 1944.

À partir de 1937, en effet, Jean-Marie Gauvreau et ses collaborateurs, Albert Tessier, Paul-Émile Borduas et Claude de Lorimier, mènent une vaste enquête auprès des artisans et des artisanes de plus de 150 paroisses situées dans différentes régions du Québec. Influencé par le mouvement *Arts and Crafts*, Gauvreau est très sensible aux productions artisanales inspirées de la tradition. Tous les métiers d'art le captivent, de la fabrication des textiles jusqu'à la préparation et à la transformation des matériaux comme le fer et le bois. Les données colligées lors de l'enquête décrivent les traditions artisanales et économiques et permettent de dresser un remarquable portrait des paysages culturels et humanisés québécois. Certaines campagnes font l'objet d'un rapport préparé et signé par Gauvreau à l'intention des autorités gouvernementales, en l'occurrence le ministre Oscar Drouin et le sous-ministre Louis Coderre. Ces rapports, intitulés *Inventaires des ressources naturelles et industrielles*, témoignent d'une approche extrêmement rigoureuse. Ils contiennent des informations relevant de la géographie, de la démographie et de l'économie (agriculture et industrie). Aucun des collaborateurs de Gauvreau n'a été formé aux techniques d'enquête des folkloristes. Pourtant, les rapports et les cahiers de spicilèges démontrent que les équipes ont suivi une démarche d'enquête qu'on pourrait qualifier d'ethnologique : recherche

d'informateurs, enquêtes orales, recours à des questionnaires d'enquêtes, consignation de données dans des cahiers de terrain, relevés de terrain et cartographie des données, photographie, etc.

Gauvreau et ses collaborateurs s'intéressent aux produits, à l'objet matériel, aux aspects techniques, tout comme aux porteurs de savoirs et de savoir-faire. À titre d'enseignant, Gauvreau est très sensible à la question de la transmission des savoirs. Il sait pertinemment qu'il n'y a pas de survie possible des entreprises sans relève. Son but n'est pas de recueillir des survivances, mais de contribuer à revitaliser des pratiques culturelles étroitement associées au développement économique des régions. Au cours de ses déplacements, Gauvreau et son équipe rencontrent des artistes, des artisans, des ouvrières et des menuisiers, les membres des Cercles de fermières, tous les hôteliers, les propriétaires de comptoirs d'artisanat, les « patenteux », les débrouillards, etc. (De Sève 1995 : 18). Ils accumulent ainsi une documentation importante : « Ils réalisent des milliers de clichés photographiques, en noir et blanc, qui représentent les artisanes et les artisans et leur production, les objets de fabrication domestique, les objets d'art sacré et d'art profane des églises paroissiales, les sculptures, les chemins de croix, les calvaires, les maisons, les boutiques et les hôtels et finalement les familles très nombreuses et de nombreux paysages ». Le résultat de ces enquêtes lui fournira matière à un livre : *Artisans du Québec* (Éditions du Bien Public, 1940) puis à la rédaction d'une thèse déposée à l'Université de Montréal en 1942. Relativement peu connu, le fonds Gauvreau demeure une source documentaire de toute première importance pour l'étude de la culture populaire au Québec.

Jean-Marie Gauvreau est sans doute celui qui, hors des milieux universitaires, a le plus contribué à faire connaître et reconnaître l'importance de la culture populaire comme facteur de cohésion sociale et de vitalité économique. Précurseur, il s'est intéressé au phénomène des savoirs, des savoir-faire et des porteurs de traditions bien avant que ces expressions ne fassent partie du discours sur le patrimoine. Comme le soulignait justement Jean Simard, professeur à l'Université Laval : « Il nous aura laissé le premier corpus ethnographique qui associe objets et savoir-faire recueillis *in vivo* dans leur contexte fonctionnel » (Simard 1994 : 93). Bien avant les autres, Gauvreau a pressenti que les compétences techniques et le savoir-faire des artisans et des artisanes recelaient un véritable capital à protéger et à exploiter. Il ne se contente pas d'observer et de décrire les activités de production des artistes et

des artisans, mais tente d'en montrer l'importance dans le maintien et le développement des communautés. Il attire l'attention sur les enjeux socio-économiques de la conservation des savoirs et des savoir-faire dans le contexte économique d'alors.

Comme tel, Gauvreau n'a pas élaboré de cadre théorique à partir de ses recherches sur le terrain, mais il est sans nul doute le premier chercheur, au Québec, à avoir établi un lien entre la tradition et son utilité sociale. On a dit que son œuvre avait été un échec sur le plan social. Son travail d'animateur a pourtant sensibilisé la population et les autorités gouvernementales à l'importance de l'héritage culturel comme outil de promotion et de développement de l'industrie touristique. Pendant les années d'après-guerre, la promotion touristique du Québec s'appuie sur une image basée sur sa culture traditionnelle, unique en Amérique du Nord, qui conserve encore des usages et des façons de faire rappelant la vieille Europe. L'action de Gauvreau n'est pas étrangère à l'élaboration de cette image et d'une politique qui favorise le maintien des économies régionales. Gauvreau a aussi le mérite de s'être interrogé sur le processus de transmission des savoirs. Il a tenté d'appliquer dans son enseignement, à titre de professeur et de directeur de l'École du Meuble de Montréal, les leçons tirées de ses observations sur le terrain, en proposant à ses élèves de s'inspirer de la tradition dans leur démarche de création, tant dans les techniques que dans les modèles¹⁰.

On pourrait croire que l'importante documentation rassemblée par Jean-Marie Gauvreau a eu un effet d'entraînement dans le domaine de la recherche scientifique. Il n'en est rien. La guerre a mis fin au projet de collecte, et les rapports d'enquête déposés au ministère des Affaires municipales, de l'Industrie et du Commerce sont vite tombés dans l'oubli. La réflexion amorcée autour de la notion de savoirs et de savoir-faire a évidemment subi le même sort. Pendant plusieurs années, les universitaires vont ignorer cette problématique. Au début des années 1950, des chercheurs rattachés aux Archives de folklore de l'Université Laval s'intéresseront à certains aspects de la culture matérielle, mais en continuant de faire une place importante à la littérature orale, comme

10. Il a d'ailleurs à cette fin constitué une importante collection d'objets décoratifs, de meubles et d'objets de culture matérielle divers qui devaient servir de référence aux étudiants de l'École du Meuble. À la fermeture de l'École, la collection suivra un itinéraire assez compliqué. Après plusieurs élagages, elle deviendra la propriété du Musée d'art de Saint-Laurent.

pour ne pas trop s'éloigner des préoccupations premières de leur directeur, Luc Lacourcière.

Robert-Lionel Séguin (1920-1982)

C'est Robert-Lionel Séguin qui, avec sa thèse de doctorat sur la *Civilisation traditionnelle de l'« Habitant » aux 17^e et au 18^e siècles* (Séguin 1973), va raviver l'intérêt pour l'étude de la culture matérielle au Québec. Issu d'une famille de cultivateurs, Robert-Lionel Séguin ne se détournera jamais complètement de ses origines paysannes, qui sont d'ailleurs à la source de sa curiosité pour les objets. Après des études au Collège de Rigaud, il retourne pendant les années de guerre vivre avec sa mère à la campagne, où il gagne sa vie en travaillant sur une ferme. Fêré d'histoire locale et de généalogie, les hasards de la vie l'amènent à entreprendre une carrière d'archiviste aux Archives judiciaires de Montréal. À partir de 1949, « dans le droit fil de la tradition d'érudition de Pierre-Georges Roy et d'Édouard-Zotique Massicotte », il collabore au *Bulletin de recherches historiques*, alors sous la direction d'Antoine Roy. Cette collaboration va s'étendre sur une longue période.

À l'examen des articles qu'il publie, souligne Jean Simard, « on peut se rendre compte du virage scientifique que Séguin est en train de prendre » (Simard 1996 : 146). Dès 1951, ces articles démontrent une préoccupation pour l'ethnologie historique et plus particulièrement pour la culture matérielle. Il fait se rencontrer, en somme, sa passion pour les archives et sa passion pour les objets dans un champ d'investigation nouveau et dont il est alors le seul représentant. Séguin lui-même raconte que « Plus tard, à trente ans, ce sont les vieux meubles québécois qui m'ont attiré. Ça ne s'est jamais arrêté ce goût de fouiller les greniers, les hangars, les bibliothèques. Pour bien illustrer ma pensée : Ce n'est pas parce qu'un pot à barbe a appartenu à sir Wilfrid Laurier qu'il m'intéresse, c'est le pot même qui éveille mon intérêt : qui l'a fabriqué ? selon quelles techniques ? avec quels matériaux ? quel était son usage ? ». Jean Simard fait remarquer que Séguin, à partir de ce moment, « quitte [...] le peloton des historiens de stricte obédience et emprunte une route où il se retrouvera seul ».

C'est également Jean Simard qui constate que « Les collections d'objets joueront dans la production scientifique de l'ethnologue un rôle analogue aux archives dans sa première production historique ». En fait, il est le premier collectionneur québécois à constituer une

collection à des fins strictement scientifiques. À ses propres yeux, sa passion pour les objets ne se justifie que par le besoin de confronter l'étude des sources écrites aux données provenant de l'objet physique. Chez lui, la connaissance passe par l'analyse sensorielle. Dans sa notice biographique sur Séguin, Jean Simard rappelle qu'il a travaillé auprès de Jean-Marie Gauvreau à l'Institut des Arts appliqués de Montréal. Il assistait Gauvreau dans le catalogage des objets rassemblés par ce dernier pour son enseignement. Simard mentionne, toujours en parlant de Séguin, que « Gauvreau lui aurait beaucoup appris sur les pratiques scientifiques reliées à la transmission du savoir par l'objet ». En plus de confirmer la filiation directe entre les deux chercheurs, ce commentaire nous en apprend beaucoup sur son approche méthodologique.

Séguin, en effet, se sert de l'objet comme d'un document d'archives : il le fait parler. C'est l'objet lui-même qui le renseigne sur sa fonction, son mode d'utilisation. Les objets anciens sont, pour lui, les documents les plus représentatifs de la vie quotidienne. Ce sont des réalités tangibles, des preuves objectives de l'exercice d'une activité, d'un savoir ou d'un savoir-faire. Par sa nature même, sa forme, son poids, la manière dont il est fabriqué, le matériau employé, l'objet témoigne du passé, sans intermédiaire. Si l'objet possède des qualités documentaires particulières qu'aucun document écrit ne possède, son analyse suppose cependant qu'on confronte les renseignements qu'il livre à d'autres sources documentaires orales ou écrites (Simard 1996 : 145). Archiviste de profession, Séguin aura beaucoup recours au document écrit. C'est d'ailleurs en raison de sa connaissance approfondie des sources documentaires, et de la qualité de celles-ci, qu'à la fin des années 1960, il entreprend l'étude des objets fabriqués par les gens du peuple.

Séguin est considéré comme le premier ethnohistorien du Québec. Son oeuvre, entièrement consacrée à « l'Habitant », a suscité chez les ethnologues de l'époque un vaste mouvement de recherche sur la vie du peuple en milieu rural. Bien qu'ayant parcouru le Québec en tous sens et rencontré une multitude d'informateurs, Séguin a peu recours à l'enquête orale dans sa démarche d'analyse. Il s'en sert pour documenter l'origine des objets et leur provenance, mais s'appuie peu sur les témoignages oraux pour définir leur fonction.

Références

- Baudrillard, Jean, 1968, *Le système des objets*, Paris, Gallimard.
- Belmont, Nicole, 1980, « L'Académie celtique », dans Jean Cuisenier, *Hier pour demain [...]* : 55-60.
- Bergeron, Yves, 1987, *L'ethnologie au Québec*, (Bernard Genest dir.), Québec, Ministère des Affaires culturelles.
- , Yves (dir.), 1996, *Trésors de l'Amérique française*, Québec, Musée de l'Amérique française/Fides.
- Bouvier, Jean-Claude et al., 1980, *Tradition orale et identité culturelle, problèmes et méthodes*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique.
- Carpenter, Carole Henderson, 1979, *Many Voices : A Study of Folklore Activities in Canada and Their Role in Canadian Culture*, Ottawa, Musées nationaux du Canada.
- Carpentier, Paul, 1978, « Coup d'œil sur les écoles de pensée en folklore québécois », dans *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière, Folklore français d'Amérique* (Jean-Claude Dupont dir.) : 153-163.
- Chevalier, Denis, mars 1991, « Des savoirs efficaces », dans *Terrain, carnets du patrimoine ethnologique*, n° 16, Paris, Mission du patrimoine ethnologique : 5-11.
- Collectif, 1991, *Collecter la mémoire de l'autre*, (s.l.), Geste Éditions.
- Cuisenier, Jean, et al., 1980, *Hier pour demain, Arts, Traditions et Patrimoine*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux.
- De Sève, Andrée-Anne, 1995, *Hommage à Jean-Marie Gauvreau*, Montréal, Conseil des métiers d'art du Québec.
- Du Berger, Jean, 1997, *Grille des pratiques culturelles*, Sillery, Les éditions du Septentrion.
- , Jean, 1978, « Lacourcière : quête du sens », dans *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière, Folklore français d'Amérique* (Jean-Claude Dupont dir.) : 165-175.
- Dumont, Fernand, 1995, *L'Avenir de la mémoire*, (s. l.), Nuit Blanche Éditeur.
- Dupont, Jean-Claude (dir.), 1978, *Mélanges en l'honneur de Luc Lacourcière, Folklore français d'Amérique*, Sainte-Foy.
- Gagnon, Louise, 1994, « L'objet : le monde des choses », dans *Guide d'inventaire des objets mobiliers* (Bernard Genest dir.), [...], : 9-23.
- Genest, Bernard (dir.), 1994, *Guide d'inventaire des objets mobiliers*, Québec, Les Publications du Québec (Coll. Patrimoines/Dossiers n° 89).

- Lacourcière, Luc, et Félix-Antoine Savard, 1946, « Le folklore et l'histoire », dans *Les Archives de folklore*, t. I, Montréal, Éditions Fides : 1-23.
- Lamontagne, Sophie-Laurence, 1994, *Le patrimoine immatériel : Méthodologie d'inventaire pour les savoirs, les savoir-faire et les porteurs de traditions*, (Bernard Genest dir.), Québec, Les Publications du Québec (Coll. Patrimoines/Dossiers n° 88).
- Le Goff, Jacques (dir.), 1997, *Patrimoine et passions identitaires, Actes des Entretiens du Patrimoine*, Paris, Fayard/Éditions du patrimoine.
- Lemire, Maurice (dir.), 1991, *La vie littéraire au Québec, 1764-1805*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- , Maurice et Denis Saint-Jacques, 1996, *La vie littéraire au Québec, 1840-1869*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval.
- Le Moine, Roger, 1996, « Le quatrième fauteuil, Édouard-Zotique Massicotte », dans *Les cahiers des dix, 60 ans*, n° 51, Sainte-Foy, Les Éditions La Liberté : 77-97.
- Lessard, Michel, 1995, *Antiquités du Québec, Objets anciens, Vie sociale et culturelle*, Montréal, Les Éditions de l'Homme.
- Loomis, H. Ormond, 1983, *Cultural Conservation : The Protection of Cultural Heritage in the United States*, Washington, Library of Congress.
- Martin, Paul-Louis, 1979, « L'ethnographie au Québec : Bilan critique d'une période (1970-1980) », dans *Questions de culture 5, les régions culturelles*, Institut québécois de recherche sur la culture : 149-182.
- Ministère de la Culture et de la Francophonie, 1993, *La Mission du Patrimoine ethnologique*, Paris, Direction du Patrimoine.
- Poirier, Jean (dir.), 1968, *Ethnologie générale*, Paris, Éditions Gallimard (Coll. Encyclopédie de la Pléiade).
- Rassé, Paul, 1991, « La cité aromatique, culture, techniques et savoir-faire dans les industries de la parfumerie grasse », dans *Terrain, carnets du patrimoine ethnologique*, n° 16 : 12-26.
- Simard, Jean, 1994, « Profil historique des inventaires au ministère de la Culture et des Communications », dans *Guide d'inventaire des objets mobiliers* (Bernard Genest dir.), [...] : 95-101.
- , Jean, 1996, « Le septième fauteuil, Robert-Lionel Séguin (1920-1982) », dans *Les cahiers des dix, 60 ans*, n° 51, Sainte-Foy, Les Éditions La Liberté : 144-149.
- Solidarité rurale du Québec, (s.d.), *Mémoire des terroirs*, (s. l.), Solidarité rurale du Québec (Coll. : Études rurales).